3me ANNÉE — No 7 LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 2 JUILLET 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

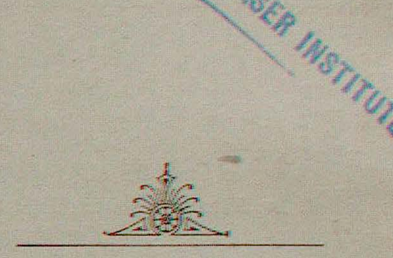
ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

FRASER INSTITUTE

FRASER INSTITUTE



SOMMAIRE



IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

THEATRE NATIONAL FRANÇAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau, Prop

RELACHE

EDMOND GIROUX, Jr.

Pharmacien Chimiste

difice du Monument National

216 RUE SAINT-LAURENT

Téléphone Main 2628.

Spécialité : Ordonnances des Médecins.

Fleurs Fraiches !

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie

Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

Montreal Mode

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

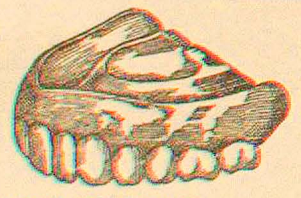
Publié sous la direction de

Mme GABRIELLE GORCY

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

221 Rue EMERY. Tel. Main, 2045.

1 an, $1.50 ; 6 mois, 80 cents.



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain

162 Rue St-Denis, Montreal

1 Est 1744

Elixir Iodo-Cannique Glycerophosphate "Gagner"

Tonique reconstituant du système nerveux et osseux

CONTRE ;—Neurasthénie, anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc

Dosage.—Chaque cuillérée à soupe contient : 0.25 centigrammes de glycerophosphate de sonde, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannin.

Mode d'emploi.—Adultes, une cuillérée à soupe aux repas ; enfants, une à deux cuillerées à thé.

Seul Depositaire *PHARMACIE GAGNER* *Coin des rues Ste-Catherine et St-Denis MONTREAL*

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V.... 27e édition. 1 vol. in-12 .... 0.88
LETTRE DU P. DIDON à un ami. 1 vol. in-12 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V. (Thérèse Vianzone). 1 vol. in-12, illustré.. 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano. 1 vol. in-12 ....

Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue St-Paul, Montréal.



SPECIALISTE

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique

Examen des Yeux GRATIS



1824 Ste-Catherine

Coin Ave Hôtel-de-Ville Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabriquant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc., A ordre, garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les....

Vins Porto & Madère

—DE—

BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal ;

LAPORTE, MARTIN & CIE.

"Le Petit Canadien"

(ILLUSTRE)

Revue Mensuelle

Litteraire et Pittoresque

ABONNEMENT, un an 0.50

Specimen envoyé franco sur demande

LE PETIT CANADIEN

Boîte Postale 318, Québec

QUERY FRERES Photographes

10 Cote St-Lambert, Montréal





3me ANNÉE—No 7 Samedi, 2 Juillet 1904

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY

Dire vrai et faire bien

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six Mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.



SOIR



Elle se penchait, écoutant son cœur ;
Elle lui disait : Mon âme est en peine,
Baisez mes cheveux, sentez leur odeur !
Et puis soupirait—douceur surhumaine—
On vous aime tant, vous n'aimez qu'à [peine
Il lui répondait : Ecoutez mon cœur.

—L'amour, le bonheur, vous chantez [ces choses
D'un air de regret, comme un bien perdu.
"Messager divin, longtemps attendu,
—Vous dites — Printemps, apporte tes [roses !
N'avez-vous donc pas mes lèvres écloses
Où l'été ni le Mai n'est jamais perdu ?

Ils étaient assis près de la fenêtre ;
Un pleur lentement coula de ses yeux,
Et, comme un secret qu'ils allaient con- [naître,
Dans l'espace obscur et silencieux,
Leurs yeux regardaient s'ouvrir et re- [naître
Les étoiles d'or comme d'autres yeux.

Mais elle cria : Lourde de vertige,
Je suis comme un lys pesant sur sa tige,
Je ne puis porter le poids de mon cœur ;
Quelque chose en moi m'enchante et [m'afflige,
La nuit près de vous m'emplit de lan- [gueur !
Il lui répondit : Restez sur mon cœur.

—Pourquoi loin de moi, pourquoi, di- [sait elle,
Rêvez vous d'aimer ou d'être aimé mieux
Un ciel vaste et sûr est dans ma prunelle:
Pourquoi regarder plus loin que mes [yeux ?
—Il lui dit: Mon rêve, à vos yeux fidèles,
Ne désire rien qu'il puisse aimer mieux.

Il lui dit: c'est vous le printemps, les roses,
Le Mai dans mon cœur longtemps at- [tendu !"
Et tandis que seul, en la paix des choses,
Le rossignol noir, amoureux des roses,
Lançait vers le ciel son hymne éperdu,
Le couple enlacé restait confondu.

La terre, en tournant parmi les étoiles,
Frôlait avec eux des mondes errants
Où d'autres Epoux sous les mêmes voiles
Contemplaient aussi des cieux transpa- rents :
Mais ils regardaient en leurs cœurs plus [grands
Fleurir d'autres cieux et d'autres étoiles!

FELIX JEANTET.

FELIX ARVERS ET LE FAMEUX SONNET

Certains poètes ont dû leur première, et même toute leur réputation à quelque bluette, à quelque travail peu sérieux comme sujet et comme étendue, à quelques stances, à quelques vers que leur plume laissa tomber un jour, comme en se jouant, sur le papier d'où ceux-ci ne devaient prendre leur essor que pour s'envoler vers l'immortalité.

Trois strophes ont fait la fortune de Malherbe. Le **Vase brisé** a mis Sully-Prud'homme en vogue. Le lendemain de la représentation du **Passant**, François Coppée était célèbre.

Que reste-il de tout le bagage littéraire de Lemierre—bagage assez considérable pourtant—si ce n'est un seul vers, qu'on enlève même souvent au pauvre auteur pour l'attribuer à Victor Hugo—on ne prête qu'aux riches—et que l'Angleterre semble avoir pris pour **devise**:

Le trident de Neptune est le sceptre du monde?

Il est même certaines gens qui sont sous l'impression que Lemierre n'a jamais écrit que ce vers-là. En vérité, ce serait un vers un peu trop .... solitaire.

Cependant, on sait que les œuvres de Malherbe, si peu qu'il en reste, firent du bruit dans son temps; Sully-Prud'homme et Coppée sont des contemporains dont la popularité est universelle; Lemierre n'est pas un inconnu, sa biographie se trouve dans toutes les encyclopédies.

Or, il est un poète, un poète de notre siècle, qui non seulement n'est connu que par un petit chef-d'œuvre de quatorze vers, mais dont les traces dans la vie et dans le domaine de l'art sont si bien effacées, que, tout récemment encore, ni le lieu ni l'année de sa naissance et de sa mort n'étaient connue du public. C'est certainement le plus curieux exemple que nous ayons des vicissitudes et des caprices de la gloire littéraire.

On a compris que je veux parler de Félix Arvers et de son fameux sonnet.

Donnons-en tout d'abord le texte, de ce fameux sonnet; nous parlerons de l'auteur ensuite. Il est intitulé: **Amour caché**; c'est une perle qu'on ne sauvait trop admirer.

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère:
Un amour éternel en un moment conçu;
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire;
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, distraite, et sans entendre
Le murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle:
"Quelle est donc cette femme?" et ne comprendra pas!

Je ne suis pas un passionné du sonnet, tant s'en faut; mais étant donné que cette forme existe avec son esprit et ses règles particulières, je n'hésite pas à proclamer ce sonnet, si l'on ne peut dire le plus parfait, du moins le plus franchement beau qu'ait produit la langue française.

Louis de Veyrières, dans sa **Monographie du Sonnet**, en parlant de celui d'Arvers, y a souligné un peu sévèrement quelques répétitions de mots—trois fois **fait** ou **faite**, et trois fois **rien**. Il aurait pu ajouter quatre fois **elle** et deux fois **amour**. Une certaine irrégularité de contexture y est aussi relevée par les puristes: c'est le défaut de symétrie dans l'entrelacement des rimes féminines et masculines des quatrains. Mais ce sont là d'imperceptibles taches, et le petit poème n'en reste pas moins exquis de rythme, de clarté et de sentiment. Il réunit la pureté de la forme à la grâce mélancolique de la pensée. Il réalise parfaitement la définition de Joseph Delorme: "une idée dans un sonnet, c'est une goutte d'essence dans une larme de cristal".

Philibert Le Duc, dans son recueil **Sonnets curieux et Sonnets célèbres,** dit que le fameux sonnet qui asauvé le nom d'Arvers du plus complet oubli fut mis en lumière par Albéric Second. Il se trompe. Avant Albéric Second, Jules Janin l'avait exhumé et signalé, dans son **Histoire de la Littérature dramatique.**

"Tel jeune homme, disait-il, à lire les **Odes et Ballades,** se trouvait poète, et s'écriait: **Moi aussi!** Nos souvenirs ont conservé des pièces charmantes écrites sous cette impression. Ecoutez, par exemple, ce merveilleux sonnet, et dites-moi s'il n'est pas dommage que ces choses-là se perdent et disparaissent à tout jamais comme un article de journal".

Et Jules Janin cite:

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère...

"Cette langue est belle, poursuit-il, cette passion est vraie; il faut y croire. L'auteur de ce sonnet **sans défaut** est mort à vingt-cinq ans, au moment où il allait prendre sa place au soleil; il s'appelait Félix Arvers".

En disant que Félix Arvers mourut à vingt-cinq ans, Jules Janin faisait erreur. Mais cette erreur était très pardonnable, attendu que, du temps où le célèbre critique écrivait, tout ce qui concernait la personnalité du poète était resté—de même que son amour mystérieux—dans la plus complète obscurité.

Il était tellement ignoré que, trente ans plus tard, le **Dictionnaire** de Larousse ne mentionne même pas son nom. On le trouve pour la pre-

mière fois dans le **Supplément** publié en 1878.

Voici ce qu'on y lit:

"ARVERS (Félix), poète de talent et auteur dramatique, dont aucune biographie ne parle, et dont on ignore le pays natal et la date de la naissance, mort en 1850".

Suivent quelques détails sur ses œuvres.

Dans le deuxième **Supplément**, publié en 1891, les auteurs reviennent sur le sujet:

"ARVERS (Alexis-Félix), poète français, né à Paris le 23 juillet 1806, mort dans la même ville le 7 novembre 1850. Faute de renseignements précis sur ce poète qu'un sonnet a immortalisé, nous n'avions pu donner, au tome XVII du **Grand Dictionnaire,** ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort... Fils d'un marchand de vin en gros, il fit ses études au collège de Charlemagne... Il fit ensuite son droit, qu'il abandonna avant d'avoir obtenu la license, pour s'adonner à la poésie. Un passage d'une de ces pièces de vers, intitulée **la Vie,** avait fait conjecturer qu'il était devenu notaire; il y dit d'un interlocuteur qui le conjurait de renoncer à la Muse:

Cet homme avait raison, au fait; j'ai dû me taire,
Je me croyais poète, et me voici notaire.
J'ai suivi ses conseils, et j'ai sans m'effrayer,
Subi le lourd fardeau d'une charge à payer.

"Arvers se contenta, ajoute le Larousse, d'être quelque temps clerc de notaire pendant qu'il faisait son droit, et n'acheta aucune charge. Ce fut à la littérature seule, et principalement au théâtre, qu'il demanda ses moyens d'existence... Malade depuis quelques années, Arvers se fit transporter, le 25 octobre 1850, à la maison Dubois, où il mourut moins de quinze jours après, d'une affection de la moëlle épinière. Elégant, distingué, doué d'un esprit charmant et sympathique, Arvers, bien loin de s'enterrer dans le notariat, comme on l'avait conjecturé, passa toute sa vie sur le boulevard et dans les petits théâtres; il y épuisa sa santé. Sans persévérance, il ne réussit à rien, et resta un vaudeviliste; il ne s'est survécu que par le sonnet qu'on cite toujours, quand il est question de lui".

La **Grande Encyclopédie** ajoute, après avoir donné à peu près les mêmes détails:

"Ses restes reposent à Césy (Yonne) près de ceux de ses parents."

Ces dates, consignées par Larousse et la **Grande Encyclopédie,** et qui ont évidemment la même source, sont-elles bien authentiques?

En ce qui regarde celle de la mort du poète, il semble ne pas y avoir de doute, d'autant moins que cette date est confirmée par Louis de Veyrières déjà cité.

La date assignée à sa naissance n'est pas aussi sûre, et voici ce qui me fait supposer qu'elle n'est pas exacte. Dans la pièce intitulée **la Vie,** dont j'ai cité plus haut quelques vers—pièce qui ne peut être qu'une autobiographie—le poète dit:

Mais j'ai trente-deux ans accomplis; à mon âge,
Il faut songer pourtant à se mettre en ménage.

Or cette pièce fait partie du seul recueil de poésies d'Arvers; et ce recueil, intitulé **Mes Heures perdues,** fut publié en 1833. De sorte que, en supposant même que cette pièce ait été écrite cette même année, la naissance d'Arvers doit remonter au moins à 1801, puisqu'il avait trente-deux ans au moment de sa publication.

Quoi qu'il en soit, c'est dans ce recueil de poésies fugitives et d'essais dramatiques, précédés d'une préface de Théodore de Banville—ouvrage rarissime, cela va sans dire—que se trouve le fameux sonnet.

On a dit que la femme à laquelle il y est fait allusion était Mme Ménessier-Nodier; mais plusieurs prétendent que l'inspiratrice n'était autre que Mme Victor Hugo, dont Sainte-Beuve, aussi, fut amoureux, mais d'une façon moins discrète.

Ce sonnet, qui a tant fait parler de lui, a longtemps passé pour unique; les monographistes lui ont presque toujours donné la qualification de "solitaire", de même qu'au célèbre vers de Lemierre.

Il n'en est rien cependant. Le volume en contient un second qui, bien que n'ayant pas eu l'heureuse fortune de son frère jumeau,ne lui en constitue pas moins un remarquable et digne pendant. Ce deuxième sonnet resta enfoui de longues années dans le recueil de 1833, et n'en sortit qu'en 1862.

Il présente la même délicatesse de sentiment, le même charme rythmique; de plus ses rimes sont symétriques; les lettrés méticuleux lui trouveront seuls une petite imperfection de prosodie — une consonnance de la rime du onzième vers avec le premier hémistiche du douzième. Il a pour titre-dédicace: **A mon ami R.**

Le voici:

J'avais toujours rêvé le bonheur en ménage,
Comme un port où le cœur, trop longtemps agité,
Vient trouver, à la fin d'un long pèlerinage,
Un dernier jour de calme et de sérénité;

Une femme modeste, à peu près de mon âge,
Et deux petits enfants jouant à son côté;
Un cercle peu nombreux d'amis du voisinage;
Et de joyeux propos dans les beaux soirs d'été.

J'abandonnais l'amour à la jeunesse ardente;
Je voulais une amie, une âme confidente
Où cacher mes chagrins, qu'elle seule aurait lus.

Le ciel m'a donné plus que je n'osais prétendre:
L'amitié, par le temps, a pris un nom plus tendre,
Et l'amour arriva, qu'on ne l'attendait plus!

Maintenant est-ce tout? Non. Il existe encore un troisième sonnet d'Arvers, qui, celui-là, n'a jamais été publié de son vivant. Il fut révélé aux dilettantes, en 1881, par un poète de Mâcon, M. Ernest Lafond,dans la préface d'un recueil de sonnets, intitulé: **Sonnets aux Etoiles.**

Ce recueil n'est qu'une plaquette tirée à un petit nombre d'exemplai-

res, et totalement inconnue en librairie, puisqu'elle n'a jamais été mise dans le commerce. J'en dois la communication à la courtoisie d'un ami de France.

Voici le préambule dont l'auteur fait précéder la précieuse curiosité littéraire offerte à ses lecteurs intimes seulement:

"J'ai encore une communication intéressante à vous faire. A travers les feuillets de ce même manuscrit, je retire un sonnet inédit de Félix Arvers. Il fut mon contemporain d'âge et d'études. Je le recevais quelquefois en Nivernais, où ses vives saillies et sa gaieté doucement railleuse charmaient nos loisirs campagnards. J'ai été, je n'en doute pas, un des premiers à recevoir la confidence du fameux sonnet qui a suffi pour donner à son nom une célébrité que n'atteignent pas toujours les gros livres.

"C'est en 1844, à sa dernière visite à Prunevaux, qui précéda sa maladie et sa mort que, pour payer une hospitalité qui nous était plus précieuse qu'à lui-même, il nous laissa le beau sonnet que vous allez lire.

"Ce sonnet, que nous avons en autographe, a été imprimé par erreur et sans signature dans le charmant volume de poésies inédites publiées après la mort de mon neveu le comte Lafond, qui sans doute en avait une copie et l'avait mêlée à ses papiers."

Puis vient le sonnet annoncé, sonnet que les amateurs s'accordent à ne pas trouver trop indigne de ses aînés:

Dans des vers immortels, que vous savez sans doute,
Dante, acceptant d'un prince et le toit et l'appui,
Des chagrins de l'exil abreuvé goutte à goutte,
Nous a montré son cœur tout plein d'un sombre ennui.

Et combien est amer pour celui qui le goûte
Le pain de l'étranger, et tout ce qu'il en coûte
De monter et descendre à l'escalier d'autrui...
Moi, qui ne le vaux pas, j'ai trouvé mieux que lui.

Ici, malgré ces vers de funèbre présage,
J'ai trouvé le pain bon, et meilleur le visage,
Et l'opulent bien-être et les plaisirs permis.

C'est que Dante, égaré dans des sphères trop hautes,
Avait un protecteur, et que moi j'ai des hôtes;
C'est qu'il avait un maître et que j'ai des amis.

Il faut bien admettre qu'on ne saurait reconnaitre plus poétiquement et plus délicatement le charme d'une cordiale hospitalité.

Cette esquisse ne serait pas complète, si je ne signalais ici une autre curiosité littéraire qui touche à mon sujet, et que je trouve dans l'"Année poétique" de 1899, recueil de vers de différents auteurs, compilés par M. Charles Fuster, et publié récemment par la librairie Fishbacker.

C'est une réponse au célèbre sonnet d'Arvers, signée d'un nom peu connu, **Louis Aigoin.**

Pour mieux faire saisir la très remarquable ingéniosité de cette réponse sous forme de décalque, relisons d'abord le fameux sonnet:

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère:
Un amour éternel en un moment conçu;
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire;
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle, quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, distraite, et sans entendre
Le murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle:
"Quelle est donc cette femme?" et ne comprendra pas.

Maintenant, lisons attentivement la réponse. On suppose que c'est une femme qui parle:

Ami, pourquoi nous dire, avec tant de mystère,
Que l'amour éternel en votre âme conçu
Est un mal sans espoir, un secret qu'il faut taire,
Et comment supposer qu'Elle n'en ait rien su?

Non, vous ne pouviez point passer inaperçu;
Et vous n'auriez pas dû vous croire solitaire.
Parfois les plus aimés font leur temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pourtant Dieu mit en nous un cœur sensible et tendre;
Toutes, dans le chemin nous trouvons doux d'entendre
Le murmure d'amour élevé sur nos pas.

Celle qui veut rester à son devoir fidèle
S'est émue en lisant vos vers tout remplis d'elle:
Elle avait bien compris...mais ne le disait pas.

N'est-ce pas que c'est charmant?

Ce remarquable "jeu d'esprit", bien que publié dans l'"Année poétique" de 1899, remonte cependant à plus haut. On trouve, dans le volume V du **Bookman,** journal littéraire illustré, de Londres, les lignes suivantes extraites d'une **Lettre de Paris** signée Alfred Manière:

"Il doit bientôt paraître en librairie une très sérieuse étude sur un des caractères les plus curieux du siècle, sur Félix Arvers, qu'un sonnet a rendu célèbre. L'auteur, M. Louis Aigoin, a connu Arvers personnellement; ce n'est donc plus un jeune homme, puisque le poète est mort en 1850. Ce travail contient en particulier des détails sur le fameux sonnet, qui nous donnent à entendre que la femme mystérieuse dont il est question était Mme Ménessier, la fille de Charles Nodier.

"M. Louis Aigoin ajoute à cette étude ce qu'il appelle des **variations sur le sujet**. Ces variations consistent en trois sonnets reproduisant exactement les quatorze rimes de l'original. Le premier est supposé écrit par la personne même qui avait inspiré celui-ci; le second est la réponse d'une dame fin-de-siècle; le troisième est intitulé: **Le sonnet d'Arvers à revers."**

Malheureusement, de ces trois sonnets, le **Bookman** ne donne que le premier, et c'est celui que je viens de citer. Je n'ai pu me procurer les deux autres, ne sachant même pas si l'ouvrage de Louis Aigoin, dont le correspondant parisien de la revue anglaise annonce l'apparition, a jamais été imprimé. En tout cas, il n'a pas fait grand bruit.

Mais, si je n'ai pas ces deux sonnets sous la main, j'en ai deux autres, en revanche, dont je laisserai deviner le nom de l'auteur. Ce sont toujours des variations sur le même thème et les mêmes rimes.

Le premier laisse aussi entrevoir un mystère du cœur, mais un mystère pour le public, et non pour l'héroïne de la situation. C'est peut-être moins poétique, mais c'est à coup sûr plus humain.

Ecoutez:

Pour tous—Elle excepté—ma vie a son mystère:
Un amour éternel depuis longtemps conçu.
Mon cœur en débordait; pourtant j'ai dû le taire:
Nul profane ici-bas n'en a jamais rien su.

A distance je vis, discret, inaperçu;
On me croit en ce monde un passant solitaire;
Mais j'eus plus que ma part de bonheur sur la terre;
Nul ne saura jamais tout ce que j'ai reçu.

Jamais femme ne fut plus qu'elle douce et tendre;
Je la suis en silence, et sans paraître entendre
Les murmures flatteurs soulevés sur ses pas.

Et, tandis que, dans l'ombre, à mon secret fidèle,
Je cache à tous les yeux ces vers tout remplis d'elle,
Plusieurs s'étonneront, mais ne comprendront pas.

Ce sonnet peut s'appeler une parodie; le suivant est sous forme de réponse:

Non, non, votre secret n'était pas un mystère.
Cet amour éternel discrètement conçu,
Vous avez, ô poète, eu grand tort de le taire:
Celle qui l'inspirait l'a toujours fort bien su.

Vous n'avez point passé près d'elle inaperçu;
Votre âme à ses côtés n'était pas solitaire;
Mais vous avez perdu votre temps sur la terre:
N'osant rien demander, vous n'avez rien reçu.

Les femmes ont le cœur aussi subtil que tendre:
Pas une, soyez sûr, qui marche sans entendre
Le moindre des soupirs exhalés sur ses pas.

A l'instinct de leur sexe uniquement fidèles,
Des centaines, croyant vos vers tout remplis d'elles,
Raillaient votre silence...et ne vous plaignaient pas.

Pour faire disparaître l'impression que pourrait laisser cette boutade dans les esprits romanesques—s'il en est parmi mes lecteurs — je clorai par une traduction anglaise du fameux sonnet, due à la plume experte d'un de nos confrères de la Société royale, M. le professeur Georges Murray. Elle se trouve à la page 156 de son beau volume: **Verses and Versions.**

Une traduction de vers français en vers anglais m'a toujours semblé une impossibilité: M. George Murray s'est chargé de prouver plus d'une fois qu'il n'y a rien d'impossible pour la volonté et le talent:

There is a secret shrined within my soul,
A deathless love, in one brief moment born,
A hopeless passion that I must control
And hide from her to whom its vows are shown.

Yes, I must pass unnoticed by her eyes,
Close by her side, consumed by lonely thought,
And shrouding still my secret, I shall die
By naught rewarded, having sued for naught.

But she—though God has dower'd her with a sweet
And tender nature—knows not that her feet
Lure me to follow her where'er they stray:

Too pure to dream her love can be desired—
Were she to read these lines she has inspired,
"Who is this lady?" she would calmly say.

Si cette traduction ne vaut pas l'original, ce n'est pas la faute de M. Murray: c'est la faute de l'Angleterre.

LOUIS FRECHETTE.

A propos d'Athalie a Villa-Maria

La représentation de quelques scènes d'Athalie au couvent de Villa-Maria a évoqué chez la plupart des auditeurs les souvenirs de St-Cyr auxquels M. le sénateur David a fait allusion dans son allocution. Dès l'instant où l'on entre dans l'avenue qui a bien la majesté d'une allée du XVIIe siècle, la comparaison s'impose, ou plutôt, le rêve commence: Voici peut être l'emplacement choisi par Louvois, les bâtiments érigés par Mansard, c'est par cette route que viennent les carrosses de Versailles, c'est dans ce parc que Louis XIV fut reçu le 1er août 1686, jour de l'inauguration officielle de St-Cyr. Comme alors, la nature s'est fait belle pour recevoir les hôtes venus des environs, les pelouses semblent plus vertes, les arbres séculaires paraissent plus majestueux.

On entre et l'illusion continue: les religieuses qui guident les visiteurs à travers de longs corridors, ne sont-elles pas ces "Dames" dont le costume nous est décrit dans le mémorial de St-Cyr? Voilà "la jupe et le manteau d'étamine noire, la coiffe de taffetas avec une espèce de voile froncé par derrière, la croix parsemée de fleurs de lys, pendante sur la poitrine: sur cette croix sont gravées d'un côté l'image du Christ et de l'autre l'image de St-Louis". Nous voici enfin à la salle de représentation, ne prononçons pas le mot 'théâtre" que Madame de Maintenon n'approuvait pas dans sa maison. Comme de son temps, la salle est divisée en deux parties, un tiers pour la scène, deux pour les spectateurs: comme alors, les "Demoiselles" sont rangées sur des gradins le long des murs de côté, les petites en haut, les grandes en bas sous les yeux du roi qui a son fauteuil en avant, au milieu de la salle, tandis que celui de Madame de Mainenon est placé à quelques pouces en arrière, "pour

être à portée de répondre aux questions du roi", nous disent les "Mémoires des Dames".

Mais le fauteuil du roi est vide et l'on se retourne involontairement pour voir si Sa Majesté n'est pas debout contre la porte, selon son usage, "tenant sa canne haute pour servir de barrière, demeurant ainsi jusqu'à ce que toutes les personnes conviées fussent entrées".

On nous donne le choix des places, comme à Madame de Sévigné lorsqu'elle fut conviée à la 5ième représentation d'Esther le 19 février 1689, et sa fameuse lettre nous revenant à l'esprit, nous nous asseyons comme elle "au second banc derrière les duchesses" imaginant que "le maréchal de Belfonds venait se mettre, par choix à notre côté droit et que devant nous c'étoient Mmes d'Auvergne, de Coislin, de Sully".

" L'organistes de la maison, disent les mémoires, accompagnait les voix sur le clavecin". Voici le clavecin qui résonne, la tragédie commence et nous écoutons avec une attention qui n'est peut être pas remarquée, comme celle de Madame de Sévigné, mais qui nous permet de nous isoler en continuant notre rêve. Nous pensons à Racine qui,derrière une tenture de soie rouge, suivait les mouvements des jeunes artrices, écoutait ses vers des lèvres de Madame de Caylus comme il les avait écoutés des lèvres de la Champmeslé, et ne put cacher son émotion le jour où Mademoiselle de la Maisonfort hésita en scène. Et tout d'un coup, nous voyons la scène telle qu'elle dut se produire dans le grand dortoir qui servait de foyer des artistes: "Ah! mademoiselle, qu'avez-vous fait! Voilà une pièce perdue!" dit l'auteur qui oublie un instant qu'il parle à une jeune fille de bonne maison,qu'il est à St-Cyr et non à l'hôtel de Bourgogne. Mademoiselle de la Maisonfort se met à pleurer, Racine se rend compte de sa maladresse, il est d'autant plus marri que la jeune actrice va reparaître dans la scène suivante avec des yeux rouges, et oubliant toutes les convenances, il tire son mouchoir de sa poche et essuie les beaux yeux éplorés.

Tels sont les souvenirs qui nous revenaient l'autre jour quand,par un après-midi de printemps,nous avons revécu dans le cadre exquis de Villa-Maria une époque si glorieuse pour les Lettres Françaises. Un si bel effort au service de notre cause,celle du culte de la langue française, ne pouvait pas être passé sous silence, *Le Journal de Françoise* qui sait encourager les lettres, doit encore le souligner. M. MILHAU.

A Propos de la St-Jean-Baptiste

Je me trouvais vendredi, le 24 juin chez une amie qui m'avait complaisamment offert ses fenêtres pour voir le défilé patriotique promis à notre fête nationale. Nos journaux quotidiens, toujours enthousiastes, nous avait tant parlé de cette procession et de tous les préparatifs qu'on y faisait, que, longtemps à l'avance, je me sentais attendrie à la pensée de tout ce que je verrais de touchant et de glorieux dans les chars allégoriques illustrant notre histoire.

Mais hélas! amer désappointement. A part les quelques maigres faits d'armes qu'on y représentait, ce pauvre M. de Maisonneuve, s'il eut pu descendre du ciel le 24 juin de cette année, se serait trouvé peu à son aise pour figurer dans l'étalage ridicule qu'on a fait ce jour-là, étalage plus propre au cirque Forepaugh et Sells qu'à la célébration de notre fête nationale.

Est-il possible que notre histoire, pourtant si féconde, ne puisse fournir à nos processions patriotiques qu'un vulgaire bonhomme Ladébauche, un insignifiant Timothée, et, comme type des braves habitants de nos campagnes aux mœurs patriarchales et douces, une famille Citrouillard dont on se détourne avec dégoût?

En rayant Ladébauche de la fête, nous lui aurions rendu un service appréciable puisque nous lui aurions exempté une visite à l'hôpital, ce qui, je veux bien vous le concéder, ne faisait pas partie du programme. De plus, on eut épargné aux spectateurs la tentation de désirer que le même hors d'œuvre fut également servi au trop illustre Timothée comme aux très primitifs Citrouillard.

Quelle idée de notre ville et des Canadiens en général ont eu les étrangers venus dans nos murs à l'occasion de notre fête nationale!

Sous prétexte d'amusement, nous saisissons le moyen le plus sûr de nous faire paraitre le plus nuls possible aux yeux de nos hôtes et de nos compatriotes anglais. Chacun sait que le ridicule est une arme plus meurtrière que l'épée: les blessures de l'épée peuvent guérir, celles du ridicule: jamais.

Une procession idéale suivant moi, serait une relation de l'Histoire du Canada en tableaux depuis sa fondation jusqu'à nos jours. Chaque char allégorique porterait inscrit en quelques mots l'historique du fait qu'il représente.

Cela aurait le double but de nous apprendre à fond bien des choses que nous ne savons que sperficiellement, et graverait,dans l'esprit de la génération qui pousse,et pour toujours,le le passé si intéressant et si beau du pays que nous habitons.

Ce serait une mise en scène un peu onéreuse, me direz-vous. Peut-être, mais ce serait au moins de l'argent bien employé puisqu'il aurait un but vraiment national et élevé et serait plus utile que les sommes dépensées pour la fête que nous venons de si tristement célébrer.

Un moyen encore plus simple de réduire les sacrifices monétaires, serait que, chaque section, mettant de côté le char de leurs industries que nous connaissons toutes par cœur, avec les vis, tournevis, tarrières, compas, etc., appendus à ce char comme des couronnes mortuaires, prît chacune une époque de notre histoire et se chargeât de l'illustrer.

Ainsi répartie, la dépense serait peu de chose et la procession, entremêlée, des voitures de nos délicieux Saint-Jean-Baptiste,et débarrassée à tout jamais de réclames pas du tout nationales, offrirait aux visiteurs comme aux gens du pays,un spectacle glorieux et ému, dont ils en garderait, soyons-en persuadés le plus doux des souvenirs. **Tante Ninette.**

LETTRE D'OTTAWA

Ottawa, 20 juin.

Ma chère directrice,

La capitale se dépeuple et je n'ai plus un instant à perdre si je veux encore vous entretenir de nos chères amies qui s'enfuient à tire d'aile vers les plages et les villégiatures. Le vide se fait autour du Parlement et l'on déserte. Bientôt il ne nous restera plus que des législateurs et ils sont si peut foliâtres; hélas !que ce sera donc triste! car sachez-le, c'est nous, ce sont les spectatrices qui les inspirent et qui leur insufflent un peu de regain. Sont-elles assez lamentables les séances, quand il n'y a pas d'assistance féminine!

L'autre jour je suis entrée au cours d'une après-midi absolument morne, où les galeries étaient absolument vides. J'ai pénétré sans bruit,je me suis assise tout doucement sans froufrou ni murmure et j'ai contemplé la fosse aux lions où tout le monde assoupi sommeillait. J'ai cru vaguement entendre qu'un honorable représentant du peuple, joli garçon ma foi, pateaugeait entre l'huile de pétrole brute et l'huile raffinée. Quel mal il se donnait pour s'extirper de ces deux nobles produits; eh! bien, croyez-moi, je suis venue à son secours, j'ai toussé un peu, j'ai laissé tomber mon ombrelle un peu bruyamment, il a lévé les yeux et si ce n'est pas moi, ni mon air, c'est l'"odor di femina", l'instinct d'une présence féminine qui a donné un peu de pouvoir illuminant à des pétroles. Sa voix s'est raffermie, le diapason s'est relevé, quelques têtes penchées sur les pupitres se sont redressées et la Chambre a repris un peu de vie. La salle qui rappelait la demeure de la Belle au bois dormant est sortie de sa torpeur.

Le signal du départ a été donné par Lady Minto qui nous a quittées pour toujours, car il n'est pas probable que nous la revoyions au Canada. Le terme d'office de son cher époux expire et il attend l'arrivée de son successeur. On avait parlé de Lord Grey, son beau-frère, mais la nouvelle est démentie. Elle n'était guère vraisemblable, bien qu'il y ait eu une tentative de faite. Le voyage du noble Lord l'année dernière et son séjour parmi nous pour exposer ses doctrines philanthropiques étaient évidemment un ballon d'essai qui a crevé. L'idée de nous imposer une dynastie était pour le moins étrange.

La fugue à sensation, par exemple, c'est celle de Lord Dundonald; en voilà un qui a reçu son paquet promptement et qui ne l'avait pas volé, excusez cette franchise, ma chère directrice, vous savez combien je suis nationaliste. Et puis en somme, n'avons - nous pas chez nous assez de beaux colonels pour faire la parade.

De plus, il y a une petite femme qui va être bien heureuse de voir Lord Dundonald quitter le Canada, et, je ne suis pas méchante, moi, ni jalouse. Cela m'amuse toujours de voir une femme légitime se réjouir. Vous n'ignorez pas que depuis deux années, cette pauvre lady Dundonald était privée du bonheur de voir son seigneur et maître.

Mais me direz-vous: ne pouvait-elle pas venir avec lui au Canada?

Votre question,ma chère, est d'une désolante naïveté. Apprenez donc que c'était impossible, absolument impossible, pour raison d'état. Lady Dundonald est de haute noblesse, elle appartient au "smart set" et en Angleterre elle a la préséance sur Lady Minto. Or, si elle était venue en Canada, accompagner son mari, elle aurait passé au dessous de Lady Minto femme du gouverneur général. C'était absolument inadmissible et Lady Dundonald a préféré par vertu snobique risquer de rester quatre ans sans voir son mari que de perdre une miette de préséance. Quel courage, hein, quelle grandeur d'âme!

Enfin, grâce à la décision du Cabinet Lady Dundonald va serrer son époux sur son cœur plus tôt qu'elle n'espérait et Lady Minto n'aura pas eu le dessus.

Que c'est beau la vie du grand monde et comme nous sommes privées, nous pauvres coloniaux du bonheur de goûter ces fines distinctions!

L'évènement élégant de la semaine dernière, a été le garden party offert par Madame Belcourt dans les jardins du Parlement. De longtemps la présidence n'avait pas été si animée et si mondaine que cette année.

Les fêtes, les réceptions, les dîners, les soirées s'y sont succédé sans interruption et les salons ont regorgé tous les soirs d'amis et d'invités. Madame la présidente et ses charmantes sœurs avec les sœurs de l'Hon. M. Belcourt se sont prodiguées pour rendre aussi attrayantes que possible les invitations lancées, leur succès a été complet, charmant, exquis.

La fête de mercredi arrivait comme complément de la superbe démonstration donnée mardi soir à l'Hon. M. Belcourt par les citoyens d'Ottawa, un somptueux banquet d'où nous n'étions pas exclues; au contraire, dirait Timothée. Au dessert, on nous a fait une place toute grande pour nous permettre d'entendre les discours. Le dîner avait dû être excellent, car ces messieurs se sont tous montrés d'une amabilité constante pour la galerie féminine.

L'aménagement de la pelouse du Parlement, dans la partie qui domine le fleuve, était parfait; le kiosque d'où les fumeurs de pipes avaient été délogés était décoré à profusion de drapeaux et oriflammes, un tapis courant tout le long de la grande allée traçait une voie triomphale.

Au haut de l'escalier qui conduit au kiosque Madame Belcourt et le président de la Chambre recevaient leurs invités avec une grâce délicieuse. Tout cela avait fort grand air. Avez-vous déjà remarqué, ma chère, quel cachet prend tout de suite, une réception lorsqu'il y a quelques marches à monter pour rencontrer la personne que l'on veut saluer et combien l'allure est plus grandiose. Combien l'attitude prête à plus de geste et de tenue au lieu d'une banale rencontre où l'on se trouve face à face, de niveau dans un salon.

Le défilé des invités s'est opéré en grand style, les drapeaux claquaient au vent, des dentelles voltigeaient et tout le monde était de radieuse humeur.

Une tente marquise énorme, sous laquelle était servi un buffet somptueux est vite devenue le centre d'attraction autour duquel se formaient tous des groupes empreints d'une vive gaîté. La musique militaire, toutes ces toilettes claires, on se serait cru à Longchamp un jour de Grand Prix!

C'était une bien jolie fête dont on gardera longtemps le souvenir à Ottawa.

YVETTE FRONDEUSE.

La Vie que l'on menait il y a cent ans

(Suite)

Nous avons dit déjà comment le cadavre d'une empoisonneuse du nom de Corriveau avait été suspendu dans une cage de fer au carrefour de la route qui conduit de Lévis à l'église de St-Joseph. Depuis lors le champ où ce gibet s'était élevé, avait été maudit. Personne n'y passait sans se signer dévotement. On prétendait que les sorciers de l'île s'y réunissaient pour y perpétrer leurs enchantements, et plus d'un brave homme en revenant du marché de la ville, par un soir brumeux, racontait sérieusement s'y être trouvé face à face avec le démon.

D'autres demandaient des faveurs au diable et lui promettaient leur âme en échange. Ce n'était pas une petite affaire ensuite que de rompre le marché quand le diable venait chercher le gage promis.

On nous a raconté qu'un vieux notaire, ennuyé de la concurrence que lui faisait un confrère, avait voulu voir le diable afin qu'il l'aidât à se débarrasser de lui. Belzébuth invoqué ne s'était pas fait tirer l'oreille. Il arriva de suite et proposa au notaire de lui acheter son âme. Il tenait justement sous son bras le régistre où avaient signé les gens de la paroisse qui s'étaient déjà vendus. Mais le notaire, pris de remords au moment de signer, tira de sa poche une prétendue bouteille d'encre, qui n'était qu'une bouteille d'eau bénite qu'il avait prise par mesure de précaution, et il aspergea le diable, lequel se mit à pousser des cris affreux, pendant que lui prenait la fuite, en emportant le régistre. Alors, une course folle commença et qui dura toute la nuit à travers les champs et sur la grève de la pointe de Lévy. "Rends moi mon régistre" criait le diable. "Non, tu ne l'auras pas!" glapissait le notaire en s'enfuyant toujours, sautant par dessus les clôtures, enfonçant jusqu'aux genoux dans les mares d'eau. Et cela recommençait toujours. Enfin, à bout d'haleine, le notaire prêt de succomber, put se jeter dans le cimetière de St-Joseph, en terre bénite, d'où il nargua le diable, en agitant le régistre. C'est ainsi que dans une seule nuit furent sauvées les âmes de tous les malheureux qui avaient signé.

L'idée du diable hantait si bien les esprits que l'on ne disait jamais *entrez*, mais *ouvrez* à celui qui frappait à la porte de la maison. Une légende rapportait qu'une jeune femme ayant un jour répondu "entrez" le diable entra et s'empara d'elle.

Dans la construction d'une église, le diable avait aussi sa part. C'est ainsi qu'à St-Laurent sur l'île d'Orléans on parle encore d'un cheval mystérieux qui traînait les plus lourdes pierres alors que les autres chevaux ne pouvaient pas même les remuer. Un jour, un manœuvre insouciant, comme il s'en rencontre toujours, enleva la bride de ce cheval si utile afin de le faire boire au ruisseau. Le cheval dégagé se précipita dans l'onde fraîche et disparut aux yeux de son gardien abasourdi sous la forme d'une anguille qui s'enfuyait vers la mer.

On raconte quelque chose d'à peu près semblable au sujet de l'église du Cap-Santé.

Nous avons retrouvé cette brumeuse légende à l'origine de presque toutes les vieilles églises gothiques de France et d'Allemagne, et il n'est pas étonnant qu'elle soit traversée les mers avec les premiers colons.

Le loup garou était une personne condamnée par Satan à prendre la forme d'un animal, et à parcourir les campagnes la nuit. Au matin, elle rentrait chez elle, à moins d'accident mortel. Sous sa forme accidentelle, le loup garou se jouait des hommes et des périls où tout autre être aurait succombé. La plus légère atteinte d'une arme ou d'un projectile bénits le ramenait à sa forme vraie. On en citait qui avaient péri misérablement dans leurs courses aventureuses, privés des bénédictions et des prières du prêtre.

Les chiens qui étaient lancés à la poursuite des loups garous se retiraient précipitamment, avec les symptômes d'une terreur profonde, insensibles aux encouragements, aux excitations les plus énergiques.

Au cas où l'on ramenait un loup garou à sa forme naturelle, il ne fallait jamais citer le nom du sujet de la métamorphose, autrement on pouvait être atteint d'un mavais sort.

Un soir, un jeune homme du village d'Arlaka qui revenait de veiller près de l'église, aperçut devant lui, barrant la route, un animal qu'il jugea devoit être un loup garou. Il était brave et fort, il avança prêt à la lutte, avec son couteau qui avait été béni le jour des Rameaux, grand ouvert à la main. Mais le loup garou s'élança sur lui, si brusquement qu'il ne put faire usage de son arme. Un combat s'engagea entre les deux adversaires, où chacun déploya ses forces décuplées par l'énergie qu'on a quand la vie est en jeu. Ils

tombèrent, en poussant, l'un des cris, l'autre des hurlements de rage, se mordant, se déchirant, sans répit ni miséricorde. Enfin l'homme eut le dessus. Il serrait le loup si fortement à la gorge qu'il en râlait presque étranglé. En ce moment, le loup garou parla: "Fais moi grâce, tu n'auras pas à t'en repentir". Le vainqueur desserra le collier de ses doigts d'acier et le laissa partir. Il ramassa son couteau et continua son chemin. Il marchait à grands pas, les yeux fixés sur les lumières d'Arlaka, tout proche; le loup garou pour une deuxième fois retomba sur lui, sans qu'il put savoir d'où il venait. Cette fois, le couteau s'enfonça dans le corps du possédé. O prodige! la bête se changea tout àcoup en homme, et le jeune voyageur reconnut un de ses voisins. "Tu m'as délivré de mon sort, lui dit alors ce dernier, je te remercie, mais souviens-toi que si jamais tu racontes ce qui vient de se passer, tu t'en souviendras".

Rentré chez lui, les habits déchirés, couvert de boue, les mains et le visage en sang, le jeune homme se coucha, son sommeil fut agité, toute la nuit il délira. Le lendemain, il eut le tort de nommer celui qui l'avait attaqué. Dès lors l'appétit lui manqua. Il ne dormit plus. Il mourut de consomption dans l'armée, lui qui avait toujours été si florissant de santé, si débordant de vie.

Les imaginations se troublaient, les existences s'assombrissaient souvent par ces chimères.

La chasse galerie avait aussi laissé ses traces dans les mémoire, surtout parmi les canotiers.

Mais les plus touchantes de ces erreurs avaient trait à la grande piété envers les âmes du purgatoire. Le jour des morts, disait-on, les bonnes âmes se voient délivrées pour une journée entière de leurs tourments expiatoires, et reviennent alors errer sur la terre au voisinage des lieux qu'elles ont habités jadis: tantôt elles revêtent une forme animale, tantôt elles demeurent tout à fait invisibles, mais gardent néanmoins une sensibilité délicate sous leur figure éthérée.

On allait jusqu'à laisser le soir une lampe allumée sur la table, avec une jatte remplie de lait et quelques crêpes préparées au fond de la poêle, afin de satisfaire aux devoirs de cette hospitalité fantomatique.

Nous avons entendu quelquefois des vieillards nous assurer qu'ils avaient vu, le lendemain, la jatte de lait complètement à sec et les crêpes disparues.

Nous aurions pu leur dire que nous soupçonnions le chat de la maison ou quelques mauvais plaisants d'avoir opéré ce prodige.

Mais à quoi bon leur enlever ces douces illusions?

Les médecins n'étaient pas nombreux dans la seigneurie, et c'est à Québec qu'il fallait aller les chercher si nous en jugeons par les comptes que nous relevons dans les inventaires. Cependant, à dire le vrai, on ne se confiait à la médecine qu'à la dernière extrémité. Presque tout le monde avait appris des Indiens à se soigner avec des simples Aussi, chaque famille possédait-elle des petites recettes infaillibles et une abondante provision d'herbages pour tous les maux imaginables. Quelques vieilles femmes passaient pour très expertes dans la préparation des tisanes de toutes sortes. Nous avons eu l'occasion d'entendre décrire quelques-unes de leur ordonnances et nous en connaissons beaucoup qui les mettent encore en usage, tant l'homme est faillible, crédule, facile àentraîner, quand il s'agit de recouvrer la santé. Nous nous donnerons bien garde de reproduire la pharmacopée populaire que nous avons recueillie sur les lèvres des habitants de Lauzon, ni de dire les plantes dont on use encore dans certaines maladies de peur d'être accusé devant la docte faculté des médecins de vouloir lui faire concurrence, ou peut-être mieux de port d'armes illégales.

Dans les cas de cassures ou de fêlures, on avait recours aux rebouteurs qu'on appelle encore dans la région des *ramancheurs*.

Certains enfants nés sous une lune spéciale ou dans des circonstances particulières avaient la réputation de guérir rien que par l'application des mains, tout comme les rois de France faisaient disparaître les écrouelles par le simple attouchement.

C'est ainsi, par exemple, que l'on croit encore, dans le populaire de Lauzon, lorsqu'il naît sept garçons de suite dans une famille, que le septième a la langue marquée d'une fleur de lys et qu'il a le don de guérir de tous maux.

D'autres trouvaient moyen d'extorquer de l'argent àla simplicité populaire en faisant croire qu'ils possédaient une vertu surnaturelle ou un don spécial de la divinité.

C'est ainsi qu'une femme de Saint-Jean Port Joli prétendait que l'évêque Hubert avait communiqué à son enfant jusqu'à ce qu'il eut atteint l'âge de sept ans le pouvoir de faire des miracles et de guérir des plaies et des maladies. Un si grand nombre de personnes s'étaient laissées prendre à ce charlatanisme éhonté que l'évêque fut obligé de sévir.

D'autres imposteurs disaient guérir des maladies corporelles à l'aide de certaines prières et par l'imposition des mains, et ces gens-là trouvaient des croyants. On en citait un surtout qui habitait St-Pierre les Becquets et dont la réputation s'étendait sur toute la rive droite du St-Laurent, dans la région de Québec. En 1808, l'évêque dût lancer un mandement pour mettre les populations en garde contre ces pratiques superstitieuses.

A propos de médecins, nous allions oublier de dire que c'est à la pointe de Lévy que demeurait au commencement du siècle dernier le fameux docteur L'Indienne. Ce malfaiteur légendaire avait la réputation de loger les passants et de les assassiner la nuit pour les voler. Il alla se faire pendre quelque part vers l'Islet ou Saint-Jean Port-Joli, le séjour de la pointe de Lévy étant devenu trop dangereux pour lui à cause des soupçons provoqués par les mystérieuses disparitions que l'on remarquait. M. Philippe Aubert de

Gaspé a bien su tirer partie de ce personnage sanguinaire dans son roman du *Chercheur de trésors*.

A la pointe de Lévy, qui fut le rendez-vous des soldats de Wolfe et d'Arnold, et le séjour des armées assiégeantes, la tradition a voulu longtemps qu'autour de chaque habitation fussent enfouis des trésors. Quand les invasions se produisirent, leurs propriétaires les avaient cachés au pied d'un arbre, sous un roc,dans le creux d'un mur, pour les retrouver, le danger passé. Des bâtiments avaient aussi péri sur la côte à la Chaudière, vis-à-vis St-Romuald. On les disait chargés d'un butin précieux. Aussi, pendant longtemps, la région fut couverte de chercheurs de trésor. On consultait les sorciers, on faisait des incantations. On se promenait dans les champs, une branche de coudrier à la main, ou un bout de corde de pendu dans sa poche. Que de fouilles nocturnes furent faites dans la vaine espérance de découvrir ces trésors toujours insaisissables! Nous avons sous les yeux les notes pleines d'incohérence qu'écrivit un de ces pauvres don Quichotte qui laissa un négoce prospère pour s'abandonner à ces folles chimères.

Tels furent les contes qui bercèrent notre enfance, il y aura bientôt près d'un demi-siècle.

J. Edmond Roy.

Les chansons de Botrel

POUR L'ÉCOLE ET LE FOYER

En octobre dernier, un ami et compatriote de Théodore Botrel réunissait en un coquet volume quelques chansons que le barde de Bretagne et sa Douce ont chantées durant leur passage en notre ville.

L'excellent succès que remportèrent les 5,000 exemplaires de ce recueil, épuisés en peu de jours, encouragea l'auteur à donner une seconde édition de son ouvrage.

Cette édition vient de paraître—jolie comme sa sœur aînée—mais considérablement augmentée.

Les admirateurs du Chantre breton retrouvent avec joie: "les loups bretons" ces patriotiques vers si fort bretonnants, la délicieuse "lettre de la fauvette", "la fleur de blé noir" que madame Botrel appelle *sa petite paimpolaise*; aussi "le bûcher de Jeanne d'Arc" "Ma Bretagne," "Il était un petit navire," "la Complainte des âmes" et "l'Echo" qui donne en trois mots la devise du poète: 'Chanter, Croire, Aimer—et combien d'autres encore que les Canadiens connaissent par cœur, tant chaque vers de Botrel émet un sentiment commun aux bretons du Canada.

Bref, l'intéressant recueil contient 48 chansons notées et 22 poésies choisies et précédées d'une courte, j'allais dire trop courte, note biographique de Botrel.

Le volume est en outre enrichi des photographies du poète et de sa DOUCE — photographies prises chez un de nos Canadiens, s'il vous plaît, et des vers autographiés par l'auteur, intitulés: *Chez nous*.

Chez nous, le chez-nous de là-bas
C'est toi, cher petit coin de terre,
Qui pars d'Ille-et-Vilaine et va
Finir avec le Finistère.

Avis aux collectionneurs d'autographes.

Les "Chansons de Botrel" ont encore le mérite d'être venues à bonne heure. Voilà que sonne le moment des distributions de prix, toutes nos maisons d'éducation tiendront à honneur de donner à leurs élèves un volume qui a été fait et pour l'école et pour le foyer.

Les "Chansons" sont en vente chez tous nos libraires pour la modique somme de 50 sous. Qu'on se le dise.

GILBERTE

24 mai 1904.

Le Coin de Fanchette

En l'absence de Françoise, partie à l'Exposition de Saint-Louis,le Coin de Fanchette est remis au prochain numéro.

Propos d'Etiquette

D.—Je suis avec deux amis et nous rencontrons une dame que moi seul connais; doivent-ils la saluer avec moi?

R.—Certainement.—De même que si vous accompagnez une dame et qu'elle salue des personnes, vous devez saluer avec elle, lors même que vous ne connaissez pas ces personnes.

D.—Un Monsieur doit-il laisser à une dame le haut ou le bord du trottoir?

R.—Il doit lui laisser le côté du trottoirs qui longe les maisons. En France, cependant, c'est tout le contraire, je crois.

D.—Puis-je inviter des dames à venir avec moi, à des courses?

R.—Certainement; les dames vont aux courses, ou aux joûtes de crosse et de balle avec grand plaisir de nos jours.

LADY ETIQUETTE.

Cours Louis Robert

La charmante Ruche Enfantine que dirige avec tant de sollicitude et de dévouement M. Louis Robert, 1526a rue Ontario, était en fête samedi dernier. C'était plaisir de voir tous ces chers enfants venant recueillir des mains de M. l'abbé Richard, vicaire de la paroisse St-Jacques les prix et récompenses, fruits de toute une année d'assiduité, de travail et de bonne volonté. Tour à tour Mlles Emilienne Gorcy, Béatrice Cusson Gabrielle de Kerméno, et MM. Denis Papineau, Horace Pérodeau, Réné et André Beaudry, Maurice Dubé, Charles Desmarteau etc., sont venus réciter quelques poésies du meilleur goût.

Aussi M. l'abbé Richard, dans un langage plein de cœur et d'apropos a félicité ces jeunes élèves sur les progrès accomplis, et leur a donné les plus paternels et les plus sages conseils.

Il ne reste qu'à souhaiter à cette belle jeunesse de profiter largement de ses vacances, et de reprendre avec la même ardeur le 1er septembre ses études momentanément interrompues.

La rentrée des classes est fixée au jeudi 1er septembre.

Des prospectus seront adressés sur demande.

Chapeaux d'été d'une haute distinction à Mille-Fleurs, 1554 rue Ste-Catherine.

"Le Journal de Françoise" est très heureux dans ses primeurs. Hier, nous publions des extraits d'un livre non encore paru de M. J. Edmond Roy, aujourd'hui, nous donnons un extrait de l'allocution de Mgr Mathieu, recteur à l'Université Laval de Québec, à la séance de clôture du 19 juin dernier.

"Comme marque d'encouragement a dit le savant orateur, l'Université de Québec, veut bien donner aux élèves qui suivront ce cours et qui s'y feront remarquer par leur assiduité et leur succès, un certificat d'études littéraires. Ce certificat, cette année, a été accordé à M. le Dr Dorion, à M. G. Pelletier, élève de la Faculté de droit, et à Mlle Marie Sirois...

"Mademoiselle Sirois mérite aussi de chaudes félicitations. Elle est la première femme à recevoir une distinction officielle de notre Université, et il faut espérer qu'elle sera suivie par plusieurs autres.

"Il faut bien se rappeler que les femmes ne sont pas condamnées à la médiocrité. Sans doute elles ne doivent pas, comme disait De Maistre, "émuler" l'homme chez qui sont nécessaires une foule de connaissances absolument inutiles pour le rôle que les femmes ont à remplir. C'est ce que Molière voulait faire comprendre, quand il disait:

"Il n'est pas honnête et pour [beaucoup de causes
Qu'une femme étudie et sache tant [de choses".

"Mais tout de même on ne peut que louer celles qui emploient leurs loisirs à cultiver leur intelligence, à orner leur esprit de connaissances qui les rendent plus agréables et plus utiles à ceux avec qui elles entrent en relations.

"Vous ne craignez pas de faire des bas bleus, nous dira-t-on? Nous répondrons avec Mgr de Mermillod: "Nous ne craignons pas de faire des bas bleus,pourvu que la robe de leur modestie soit assez longue pour les cacher", et les femmes de Québec sont modestes, elles sont assez intelligentes pour savoir qu'elles doivent être comme ces fleurs qui n'exhalent leur parfum que dans l'ombre".

"Les femmes ne sont pas condamnées à la médiocrité", voilà un aveu que nous avons beaucoup de plaisir à signaler, et un encouragement dont on ne peut suspecter la sincérité. Mgr Mathieu voudra bien accepter, au nom des femmes qui "cultivent leur intelligence et qui ornent leur esprit" leurs très sincères remerciements.

Nous lisons dans "Le Gaulois", de Paris, en date du 15 juin dernier:

—Hier, à quatre heures, dans les salons de la marquise de Pothuau, Mlle Thérèse Vianzone, qui nous a donné les fameuses lettres du Père Didon, a fait une conférence "sur Talma et la Comédie-Française pendant la Révolution et l'Empire".

Son admirable diction et ses connaissances littéraires très étendues, tout récemment appréciées dans les principales villes des Etats-Unis et du Canada, ont soulevé les applaudissements répétés des assistants, parmi lesquels on remarquait:

Marquis et marquise de Montebello, comtesse de Pélissier, comtesse de Salignac-Fénelon, marquise de Valori, M. et Mme Pierre Lefèvre-Pontalis, M. et Mme Camille Bellaigue, comte et comtesse de Montalivet, duchesse de Reggio, marquise de Massa, docteur et Mme Villemin, baronne Lejeune, prince Amédée de Broglie, prince et princesse Stirbey, vicomtesse de Lauriston, Mme Lara-Aulant, comte A. de La Rochefoucauld, comtesse Fernand de Montebello, comtesse Louis de Montebello, Mme Taigny, Mme Georges Gouin, Mme et Mlle Méline, Mme Monnot des Angles, marquise de Chaumont-Quitry, vicomtesse de Verneaux, comte Raymond de Laugier-Villars, comte Pierre de Brissac etc., etc...

Nous avons eu l'honneur et le plaisir d'assister à la distribution sollennelle des prix aux élèves de l'Académie Ste-Marie, qui est sous la direction intelligente et artistique de Mlle Ida Labelle. Ces deux dénominations ne sont pas trop fortes pour la femme supérieure que nous rencontrons en la bonne directrice.

Outre les prix donnés aux élèves par la maison, plusieurs ont été offerts par des bienfaiteurs et amis de l'éducation: Mlle St-Jean, pour la diction; M. Lachance, pharmacien, pour la langue française; la maison Cadieux et Dérome pour la sténographie; M. Gratton, libraire pour l'orthographe; M. Wilson pour travaux manuels. Médailles: Mlle Barry (Françoise) pour la littérature; M. L. Gravel pour les mathématiques; M. O. Labelle de London, Ont., pour la conversation anglaise; M. A. St-Martin pour la langue internationale; M. N. Breton, pour le dessin et l'histoire du Canada; par son Excellence le Lieut. Gouverneur, pour excellence de conduite.

Deux nécessaires de couture ont été offerts aux plus méritantes dans l'"Art de s'habiller soi-même", Méthode Boudet,l'un par Son Honneur le maire de Montréal, l'autre par M. H. Gervais, député de la Division St-Jacques. De superbes volumes par les MM. de St-Sulpice pour les élèves du Cathéchisme de Persévérance.

Un Témoin.

Citrons essence Jules Bourbonnière se vend à $1.00 et $1.50 le livre fluide. Tel. Bell Est 1122.

A Mille Fleurs, vous trouverez mieux et plus que ce que peut offrir n'importe quelle autre maison de modes de Montréal, 1554, rue Ste-Catherine.

Vanille essence Jules Bourbonnière se vend à $1.00 et $1.50 la livre fluide. Tel. Bell Est, 1122.

PUNDE & BOEHM
Coiffeurs, Perruquiers et Parfumeurs
2365 STE-CATHERINE Ouest
Pres de la rue Peel **MONTREAL**
Ouvrages en cheveux artificiels de toute description, Coiffure de Dames, Teintures pour cheveux, Shampoo, Manicure, Cheveux brûlés, Massage du scalp.
Toutes commandes pour ouvrages en cheveux reçoivent nos soins particuliers

---

JEAN DESHAYES, Graphologue
13 rue Notre-Dame, Hochelaga,
MONTREAL

PAGE DES ENFANTS

En vacances!

A partir de ce numéro-ci je ne donnerai plus de questions,devinettes ou charades à étudier. Je veux vous laisser jouir en paix de vos vacances, petits amis. Allons, au revoir en septembre et amusez-vous bien pendant ces deux mois de repos.

Tante Ninette.

Amitié de reine

Tante Ninette vous a parlé dernièrement de la tendre et poétique amitié, qui unissait Marie-Antoinette à sa compagne dans l'infortune, la Princesse de Lamballe. Je veux vous parler d'une autre amitié de reine, qui ne résista pas toutefois à l'épreuve des années, celle de la reine Anne d'Angleterre pour Sarah, Duchesse de Malrborough, l'épouse du fameux général qui inspira la chanson "Malbrouk s'en va-t-en guerre". Anne (de Danemark, par son mariage) fut la dernière représentante des Stuarts qui s'assit sur le trône; elle succéda à son beau-frère Guillaume d'Orange, le roi Guillaume III en 1702. Des 17 enfants qu'elle eut tous moururent en bas âge, sauf un fils, le duc de Gloucester qui vécut jusqu'à l'âge de 11 ans et qui par sa mort laissa le champ libre à la dynastie de Hanovre. L'amitié d'Anne pour la duchesse Sarah, date de l'époque de leur jeunesse àtoutes deux, et continua jusqu'à peu d'années avant la mort de la reine (1714), quand les inséparables se brouillèrent. Dans l'enthousiasme des premières années, elles se dépouillèrent de tous leurs prérogatifs, et s'appelèrent, tout simplement Mrs. Morley et Mrs, Freeman. Mais toutes ces protestations d'amitié ne survécurent pas à la vieillesse, et se transformèrent en aigreur et en rancune. Tel est le sort inévitable de tout sentiment qui n'est point basé sur la franchise et le dévoûment.

CHRISTINE DE LINDEN.

Les Jeux de nos Grand'Mères.

Le Papillon.

Voici un jeu très amusant, par la variété qu'il offre et les difficultés qui s'y rencontrent.

Toutes les dames de la société prennent chacune un nom de fleurs, et les cavaliers un nom d'insectes.

Ainsi les dames s'appelleront la rose, la violette, la tulipe, la tubéreuse, la pensée, l'hortensia, etc ; les hommes: le papillon, la chenille, le bourdon, le frelon, l'abeille, la fourmi, etc , suivant la fantaisie des uns et des autres; ces noms doivent être retenus par chaque joueur, s'il veut s'éviter de donner des gages. Cela fait, on convient de ce qui suit :

1° Chaque fois que l'on s'entend nommer, on doit prendre la parole ; on ne doit pas répondre au nom d'un autre.

2° Les dames ne peuvent nommer que les insectes, et les messieurs que les fleurs.

3° Il est défendu de nommer une fleur ou un insecte dont aucune personne de la société n'a pris le nom.

4° Quand on parle du jardinier, toutes les dames doivent tendre la main droite, comme la fleur ouvre son calice à l'eau rafraichissante que le jardinier lui apporte ; les messieurs, au contraire, se lèvent, pour signifier que les insectes fuient sa présence.

5° Au mot *arrosoir*, les dames se lèvent, comme les fleurs qui se redressent lorsque l'eau a étanché la soif qui faisait incliner leur tête; les cavaliers mettent le genou en terre, par la raison que les insectes qu'ils représentent redoutent l'eau, qui pourrait leur ôter la vie.

6° Si l'on nomme le *Soleil*, tous les joueurs se lèvent, pour rendre hommage au régénérateur de la nature.

Dans ces trois derniers cas, on ne reprend sa première position qu'après que la personne qui parle a nommé une fleur ou un insecte.

On peut, à volonté, nommer le papillon.

On voit que ces conditions font donner beaucoup de gages, parce qu'il faut une grande attention pour les bien remplir toutes.

Une fois cela bien connu, le papillon, qui est ordinairement le joueur qui connait mieux le jeu, l'ouvre de la manière suivante :

Le Papillon. — En apercevant un parterre dont les fleurs brillent d'un éclat aussi vif, je suis indécis du choix que je dois faire, toutes, égales en fraîcheur, m'attirent également vers elles: cependant, je vais me reposer sur la rose.

La Rose. — Ah! gentil papillon, que n'êtes-vous moins frivole! Je vous recevrais avec plaisir; mais je redoute tellement votre inconstance, que je préfère une guêpe.

La Guêpe. — Charmante rose, ce que vous venez de dire m'enhardirait à m'approcher de vous, mais je ferais un mauvais usage de vos parfums: d'ailleurs, je crains le jardinier (ici, chacun remplit son rôle,) et j'aime mieux me cacher dans le gazon, pour y chercher l'humble violette.

La Violette. — Grand merci,je vous fais grâce de vos recherches, et je préfère réserver mes faveurs à l'insecte qui, comme l'abeille... L'abeille prend, ensuite la parole, et le jeu se continue de la même manière. L'esprit et la finesse des joueurs peuvent le rendre très amusant.

Grand'Maman Agnès.

Correspondance

Chicoutimi, 14 juin 1904.

Chère tante Ninette,

Permettez-moi, chère tante, de vous remercier de tout cœur du beau volume "Le Rayon" que j'ai reçu la semaine dernière, il m'a fait le plus grand plaisir; je vais m'efforcer d'être encore lauréate l'année prochaine.

Recevez les plus sincères amitiés de votre

Violette du Saguenay.

PAGE DES ENFANTS

Réponses à Jeux d'Esprit

Histoire du Canada

Quel était le mot de passe donné à la sentinelle française qui gardait l'Anse du Foulon, par un officier de l'armée anglaise, lorsque celle-ci descendit le fleuve pour mettre pied du côté de Québec, dans la mémorable soirée du 12 septembre 1759?

Réponse : France.

Pour prouver l'intérêt qu'on prend à votre page, chers neveux et nièces, voici ce que me communique à ce sujet un de nos écrivains distingués : "Strictement, on ne peut dire que l'affaire du mot de passe eut lieu à l'Anse du Foulon. C'était au poste français situé au-dessus.

La nuit était noire. Wolfe, avec ses bateaux, descendait en silence, se laissant entraîner par le courant de la mer baissante. La sentinelle distingua quelque chose au bord de l'eau et cria : *Qui vive ?*

L'un des hommes de Wolfe répondit : *France !*

Rien ne nous indique que ce fut le mot d'ordre du jour.

La sentinelle ne se montra pas satisfaite et répliqua :

—A quel régiment ?

—De la Reine, riposta l'Anglais d'une voix sourde.

—Pourquoi est-ce que vous ne parlez pas plus haut ?

Sur ce, la sentinelle courut au poste donner avis de ce qui se passait. Or, à cette même heure, devait descendre du Cap Rouge à Québec un convoi de provisions. Peut-être que cette pensée empêcha le poste de prendre alarme.

Wolfe filait toujours. Rendu au Foulon, une centaine de soldats grimpèrent la côte et dispersèrent les quarante ou cinquante hommes de Vergor. C'était un petit coup de main, mais qui ouvrait la porte à trois mille soldats.

L'obscurité, le silence, la rapidité de l'ascension, furent les trois causes de la réussite."—UN VIEIL AMI.

Ont répondu : Ecole Garneau, Ottawa ; Alfred Moreau, Armand Laverdure, Athanase Juneau, Samuel MacKay, Cécile Dubé, Alice Dumais, Abdon Côté, Léonard Charron, Alice Philippe, L. P. Bélanger, Donat Landreville, Ernest Dufour, Amanda St-Georges, Laura Peachy, Christophe Charron, Egbert Duguay, Roméo Cherrier, Rosario Barrette, Joseph Vanasse, Wilfrid Côté, Elmire Belliveau, Ubalde Séguin, Clarisse Belliveau, Rhéa Leblanc, Julie Mathieu, Maria Mathieu, Léon MacKay.

Histoire Sainte

(Pour les petits jusqu'à 12 ans.)

Que veut-on dire dans l'Histoire Sainte quand on dit que Nabuchodonosor fut changé en bête ?

Rép.: Il perdit la raison.

Ont bien répondu : Juliette D., Alfréda St-A., Josué L., Laurette V., Montréal ; Ecole Garneau, Ottawa ; Cécile Dubé, Ephrem and Clarisse Larivière, Montréal.

Charade

Mon premier est une voyelle,
Mon second, un poisson peu fin ;
Mon tout un nom d'aspect germain ;
Cherchez-le dans la Kyrielle
Des vieux empereurs romains.

Rép. Othon.

Ont répondu : Aline Alain, Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi, Joséphine D. Muguet des Bois, Brise d'été, Québec, Laure H. Gonzague Lafleur, Adrien St V. Joseph L. et Josette Cinq-Mars, Montréal.

Ecole Garneau, Ottawa : Cécile Dubé, S. MacKay, Amanda St-Georges, Ernest Dufour, Chs. Peachy, D. Landreville, Rhéa Leblanc, Elmire Belliveau, Alice Dumais, Alice Philippe, Léonard Charron, Clarisse Belliveau, Laura Peachy, Adélard Vanasse, L. P. Bélanger, Maria Mathieu, Abdon Côté, Jos. Vanasse, Julie Mathieu, Egbert Duguay, R. Barrette, C. Charron, Ubalde Séguin, Athanase Juneau, Armand Laverdure, Léon MacKay.

Charades Amusantes

Qui peut tuer sans être condamné ?

Rép. Le médecin ou le bourreau.

Quand on me manque, l'on est souffrant ; et l'on me chasse dès que je suis présent.

Rép. L'appétit.

Ont bien deviné : Joséphine D. Muguet des bois, Brise d'été, Alfréda St. C. Armanda G. Alfonse, Québec, Laure H. Gonzalve Lafleur Adrien St V. O. Joseph L. Josette et Andréa Cinq Mars, Montréal.

Ecole Garneau, Ottawa : Cécile Dubé, Amanda St Georges, Ernest Dufour, Chs. Peachy, D. Landreville, Rhéa LeBlanc, Elmire Belliveau, Alice Dumais, Alice Philippe, Adélard Vanasse, L. P. Bélanger, Maria Mathieu, Abdon Côté, Léonard Charron, Clarisse Belliveau, C. Charron, Jos. Vanasse, Julie Mathieu, Egbert Duguay Ubalde Séguin, Athanase Juneau, Armand Laverdure, Laura Peachy, R. Barrette, Léon MacKay.

Petite poste en famille

Violette du Saguenay. Non, ma mignonne, ta réponse n'était pas tout à fait correcte. Les soldats de Wolfe ont répondu d'abord : France. Ce mot ne se trouve pas dans toutes les histoires je crois, mais quand même tu n'aurais pas frappé juste pour une fois, j'y vois toujours ta bonne volonté et les recherches que tu as faites et cela me satisfait pleinement. Bonnes vacances, petite nièce, et reviens me voir, après ces deux mois.

MARIE ANTOINETTE GOSSELIN. J'ignore absolument le personnage qui se cache sous le pseudonyme de *Phraso.* Dès que j'en entendrai parler, si j'en ai la permission, je te ferai part de ma découverte. Tu as reçu ton livre, maintenant, petite nièce, j'ai été heureuse de te voir faire un tel choix, car le " Rayon " de Moutlaur est un volume superbement écrit et que je voudrais voir plus connu.

Tante Ninette.

Une Reine des Fromages et de la Crême

XXII

LES VILLAS CHEESLEY

(*Suite.*)

La mort est une désertion, ce n'est pas une solution, — dit Mme Meades d'un air pensif.

—Alors, quoi donc désormais pourra me rendre la vie possible?

—Une seule chose.

—Oh! dites... dites.

—La satisfaction de rendre les autres heureux. Oh! pardonnez-moi, — ajouta-t-elle vivement et d'un air presque honteux, —ce n'est pas à une pauvre vieille femme comme moi de prêcher une riche et jeune dame comme vous... Mais si vous saviez ce qu'il y a au monde de misères physiques et plus encore de misères morales qui ont besoin d'être consolées, d'être soutenues! Ah! c'est un rôle enviable et, pour qui le peut, c'est un devoir de consacrer son cœur et son intelligence à ceux qui vivent autour de soi.

Ulrique regarda Mme Meades aveq de grands yeux étonnés. Ce qu'elle disait là?... mais c'était, aux termes et aux circonstances près, ce que jadis Ulrique disait, là-bas, à Sir Gilbert, au cours de leurs causeries sous les sapins. Grand Dieu! était-elle donc changée à ce point que les rôles fussent ainsi intervertis? La jouissance de la fortune de Gilbert l'avait-elle donc rendue telle qu'elle reprochait à Gilbert d'être alors?

—Oh! parlez... parlez encore, — dit-elle à la bonne grand'mère. — Vous ne vous doutez pas de la portée bienfaisante de tout ce que vous me dites.

—Hélas! que puis-je dire de plus? Votre cœur, je le sens, est plus éloquent que ma vieille voix. Sans doute, avec votre fortune, votre esprit, votre situation, vous pouvez beaucoup faire à Londres; mais, si je me permettais de vous conseiller, je ne vous y engagerais pas pour le moment. Vous avez aussi à vous guérir vous-même, et ce n'est qu'au milieu de la nature qu'on se guérit du mal des villes. Vous avez, dit-on, de grandes propriétés: il doit certainement y avoir des malheureux de corps ou d'esprit qui, par là, ont besoin de secours....

Mme Meades s'interrompit et toutes deux, rêveuses, regardèrent un long moment le silence. Puis Ulrique se leva soudain et regarda autour d'elle pour chercher son ombrelle.

—Vous partez!... Ne vous ai-je pas contrariée?... Je n'avais pas, je vous le jure, l'intention de vous faire un sermon, je voulais dire seulement...

Doucement, en souriant, Ulrique lui imposa silence du geste.

—Vous m'avez donné quelque chose de bien meilleur qu'un sermon, — dit Ulrique en respirant longuement, — vous m'avez rendu la foi dans la nature humaine. Le monde ne peut pas être tout à fait mauvais puisqu'il s'y trouve des gens comme vous.

Au moment de partir, la riche et brillante Autrichienne, la Reine de la Glace, que tout Londres exaltait à cette heure, se baissa et mit un jeune et franc baiser sur la joue ridée de la vieille dame.

En quittant les Villas Chesley, Ulrique, soulagée, détendue, respirant avec délices pour la première fois depuis bien longtemps, comprit que ce jour et cette visite marqueraient une des grandes étapes de sa vie si anormale et si tourmentée.

Enfoncée dans sa voiture, Ulrique traversait Londres sans s'en apercevoir; sa pensée en était si loin en ce moment. En quittant les quartiers excentriques pour rentrer dans ceux où les rencontres devenaient probables, elle abaissa son ombrelle, non pour se faire un rempart contre les regards, ce qui eût été une vaine illusion, mais pour se donner le prétexte de ne point voir ceux qui la reconnaissaient et bien bas saluaient ses millions avant sa personne: ainsi, elle pouvait continuer à s'isoler et à rêver. N'était-ce pas déjà une première tentative de rupture entre elle et ce monde qui l'avait grisée beaucoup moins qu'elle ne s'y était volontairement grisée? Il appartient aux natures fortes, que tout soit volontaire en elles et qu'elles adoptent les influences plutôt qu'elles ne les subissent.

Elle s'isolait si sincèrement de ce qui l'entourait, qu'elle ne remarqua pas, dans une voiture qui croisa la sienne, une tête, soudain radieuse à sa vue, non plus que le salut, à la fois profond et familier, que lui fit celui qui occupait seul cette voiture.

Dépité, sans doute de n'avoir pas été remarqué, M. Rockingham, car c'était lui, donna l'ordre à son cocher de tourner, et longea de nouveau, et de nouveau salua, mais sans plus de succès, la voiture d'Ulrique. Il ne renouvela pas sa tentative, mais donna un nouvel ordre à son cocher qui prit aussitôt la direction de Park Lane.

Pour Rockingham, c'était une chance inespérée d'avoir rencontré Ulrique. Deux fois déjà, dans l'après-midi, il s'était présenté chez elle, où on lui avait répondu que la comtesse était sortie, et il en avait pris de l'humeur. Puisqu'un destin favorable l'avait jetée sur sa roue, il entendait bien, son temps, à la veille de l'expiration de son congé, devenant singulièrement précieux, ne pas manquer ce jour-là l'occasion de reprendre la conversation au point où il l'avait laissée la nuit précédente, dans l'éphémère palais de glace que la comtesse Eldringen avait crée d'un coup de sa baguette magique.

Aussi, lorsqu'Ulrique, la cour de Park Lane étant encombrée par les travaux de démolition de la salle de bal improvisée, descendit de voiture devant la haute porte aux écussons armoiriés, trouva-t-elle tendue vers la sienne la main de l'ex-amoureux de Lady Ne-

vyll. Elle ne sut déguiser une moue de contrariété; mais Rockingham était trop absolument content de lui pour interpréter défavorablement ce signe; il était impossible de refuser l'appui poli du diplomate.

—J'étais inquiet, comtesse, — lui dit-il, — comme tous vos gens, d'ailleurs. Cette longue disparition, au lendemain d'une fête merveilleuse qui ne pouvait manquer d'attirer dans votre salon toute votre société reconnaissante, était si inattendue, si inexplicable....

—J'avais à sortir et je suis sortie, voilà tout, — interrompit Ulrique un peu sèchement.

—Puis-je espérer que malgré l'heure tardive, vous voudrez bien lever pour moi une consigne cruelle, et me permettre...

—De monter avec moi?...

—Je vous en prie.

—Oh! tous mes regrets, mais...

—C'est que j'ai à vous dire des choses pressées et d'un grand intérêt...

—Pour vous?

—Oh! pas pour moi seul!

—Vous me les direz un autre jour.

—Oh! comtesse, si vous saviez!

—Non... non.. pas aujourd'hui. Je suis lasse, très lasse, et je vous prie instamment de me laisser rentrer.

—Sans, au moins, une promesse.

Ulrique le regarda. Un singulier et vague sourire passe comme une lueur sur son visage, et comme, d'une voix suppliante, il demanda:

—Au moins, promettez-moi que je vous trouverai demain?

Elle lui répondit, en lui donnant la poignée de main de congé:

—Eh bien, oui, c'est cela... à demain!

Rapidement elle disparut dans le vestibule, et Rockingham, l'air triomphant, remonta en voiture et s'éloigna aussitôt.

Ulrique n'avait pas menti en disant qu'elle était lasse. C'est avec une lenteur qui lui était inconnue qu'elle monta l'escalier.

—Il faut que je m'en aille... il faut que je me repose... se disait-elle en traînant ses pieds le long des marches.

Jusqu'à ce jour, le surmenage des deux derniers mois semblait n'avoir pas laissé de traces dans l'état de ses forces physiques; à présent, tout à coup, la mesure semblait comble. Une violente lassitude physique et morale s'était emparée d'elle. D'une façon confuse, elle sentait que le mal avec lequel elle était aux prises était un mal d'un genre trop enraciné pour être attaqué légèrement. Il fallait aller dans quelque endroit où elle pourrait mettre ordre à ses pensées et rassembler ses forces pour l'action. En ce moment, elle se sentait trop écœurée pour former même un projet. Mais il lui fallait partir, et partir au plus vite.

Elle était tellement absorbée par l'idée qu'elle avait en tête, que ce fut seulement lorsqu'elle fut arrivée au haut de l'escalier qu'elle aperçut Charlotte devant la porte du salon, la traîne de sa robe rassemblée dans une main et de ses yeux fixes la regardant monter. Son visage était pâle et ses lèvres tremblaient. Quoiqu'elle gardât le silence, il était si évident qu'elle avait quelque chose à dire, qu'Ulrique s'arrêta instinctivement.

Le matin, déjà, Charlotte paraissait réellement malade, — elle avait eu froid au bal de glace — mais ainsi à la nuit tombante l'altération de ses traits était vraiment effrayante.

—Je vous ai vus, — dit-elle tout bas d'une voix haletante, — je vous ai vus de la fenêtre.

—Je le crois bien que vous m'avez vue, — dit Ulrique d'un air indifférent, — et après?

—Il est inutile de dire qu'il n'était pas là, je vous ai vus tous les deux, vous dis-je.

—Je suppose que vous parlez de monsieur Rockingham?... Je n'ai pas la moindre intention de le nier. Ayez la bonté, je vous prie, de me laisser passer. C'est vraiment tout ce que je puis faire que de gagner ma chambre.

Mais Charlotte ne l'entendait pas ainsi, pour le moment du moins. Elle se pencha en avant et, tremblante d'émotion, regarda Ulrique dans les yeux.

—Vous croyez qu'il vous épousera? — lui dit-elle presque à l'oreille, mais avec une intensité nerveuse effrayante. — Je vous dis, moi, qu'il ne vous épousera pas. Je l'en empêcherai, moi... entendez-vous? J'en ai le pouvoir, et plutôt que de le supporter...

Elle s'interrompit et regarda autour d'elle avec un tressaillement, comme si elle eût redouté la présence de quelque fantôme; puis se retournant brusquement, elle disparut par la porte la plus voisine, laissant le passage libre.

Ulrique resta un instant encore sur le palier, puis elle continua son chemin vers sa chambre. Elle y trouva une lettre portant le timbre de Morton, posée sur sa table de toilette, elle déchira l'enveloppe et déplia la lettre. A mesure qu'elle en parcourait le contenu, son expression de lassitude disparut en partie pour faire place à une nuance d'intérêt. Sa lecture achevée, elle posa la lettre sur la toilette et sonna sa femme de chambre.

—Emballez immédiatement mes affaire, — ordonna-t-elle, et dites à Brownley de s'informer d'un train. Je retourne à Morton demain matin.

—Comment, mademoiselle quitte Londre! — ne put s'empêcher de s'écrier fort incorrectement la femme de chambre française, stupéfaite.

—Parfaitement, je quitte Londres. Ne perdez pas de temps.

—Mais le dîner de demain, mademoiselle l'oublie, et le dîner d'après-demain, et...

—Faites ce que je vous dis, dit Ulrique d'un ton qui n'admettait pas de réplique.

Mlle Séraphine, absolument interdite, se retira.

Ulrique reprit sa lettre et la lut attentivement. Elle était de M. Bolt, l'ingénieur, et annonçait brièvement qu'il espérait voir la dernière brèche de la digue comblée le lendemain.

"Comme vous l'avez appris par ma dernière communication," écrivait-il de son écriture presque illisible, "nous avons attaqué les brèches il y a cinq jours. En vous envoyant ce second avis, je ne fais qu'obéir à vos ordres,car je ne suppose pas que vous soyez disposée à quitter Londres en ce moment".

"Allons, ce rappel ne pouvait arriver plus à propos et ce M. Bolt est un grand homme", dit en souriant Ulrique à qui cette idée de départ donnait du courage.

Quant à la première communication dont parlait l'ingénieur, elle ne s'en souvenait pas. Sans doute, comme tant d'autres, avait-elle été jetée au rebut sans être décachetée, au moment de partir pour une de ces fêtes dont le souvenir seul, maintenant, l'assommait. Cette dernière lettre était un réel service rendu à Ulrique en ce qu'elle fournissait un but précis et immédiat à son désir de quitter Londres. Que cela allait être bon et réconfortant, le marais avec son air vif et salé! C'était une indication de la Providence, et rien n'était plus propre à rendre la vie à ses nerfs épuisés par l'existence qu'elle avait menée à Londres.

—Demain... j'y serai demain!... se dit-elle en posant sa tête ce soir-là sur l'oreiller.

Au même instant, nonchalamment étendu dans un fauteuil à son club, M. Rockingham se répétait aussi en caressant triomphalement sa moustache:

—Demain... enfin demain!

XXIII

M. BASILE ROCKINGHAM.

Demain! ce mot était encore dans la cervelle de M. Rockingham quand il s'éveilla le matin, et ce ne fut que lorsqu'il eut chassé le sommeil de ses yeux qu'il se rendit compte que demain était devenu aujourd'hui.

(*A Suivre*)


"LE LOUVRE"


Toutes les Congressistes de l'Elégance et de la Mode
Ont déclaré que LE LOUVRE arrivait BON PREMIER

LUNDI, 4 JUILLET

Grande Vente dans tous nos Departements
BON MARCHE---NOUVEAUTE

Visitez nos Comptoirs d'ETOFFES à ROBES, de LINGERIE, de VETEMENTS de dessous.
VOYEZ NOS SALONS DE CONFECTIONS ET DE MODES.

Le Tailleur du "Louvre" a rapporté de New-York de ravissants Modèles
COSTUMES SUR DEMANDE A BREF DELAI.

ARMAND GIROUX SUCCESSEUR DE N. TOUSIGNANT,
COIN ST-LAURENT ET DEMONTIGNY.

Manuel du Journal des Demoiselles

9e édition, considérablement augmentée

Méthodes pour les principaux travaux de dames

Impressions sur étoffes.—Marques du linge. Manière de relever et agrandir les patrons Tapisserie.—Tricot.—Crochet.—Filet.—Dentelles. Macremé.—Augmenté de la Dentelle au fuseau. Des renseignements très détaillés sur la manière de peindre sur toile gobelin, sur satin, sur velours, sur drap ainsi que la Peinture au Vernis Martin, l'enluminure, la Photominiature, etc.

Orné de 500 figures et vignettes

Prix du volume : Broché, Paris 3 fr. Département et Étranger, 3 fr. 75.

Envoyer un mandat de poste à M. R. Thiéry, 14, rue Drouot



L'ELEGANCE

Se trouve toujours dans une toilette finie avec nos

Plissés Français, Accordéon et Couteau.

Création du Printemps

PLISSE SOLEIL pour JUPE PROMENADE Une spécialité.

Ouvrage garanti et promptement exécuté. Pour détails et prix, s' v. p., vous adresser à la



Featherbone Novelry Mf'g Co. (Limited.)

Chambres 14, 15, 16, Edifice Birks

Carré PHILIPPE

CORSETS

DERNIERS MODELES

Importés directement et vendus à des prix modérés. Choix varié. Réparation corsets faits avec soin. Fournitures, telles qu : baleines, aciers de côté, etc., à bon marché.

C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine

2me porte de la rue St-Hubert



CREME GERMANDREE

Pour la beauté et l'Hygiène du teint . . . .

EN POUDRE ET EN FEUILLES

Secret de beauté d'un Parfum idéal, d'une adhérence absolue, salutaire et discrète . . . .

A VENDRE

Chez tous les PHARMACIENS

VIN MARIANI

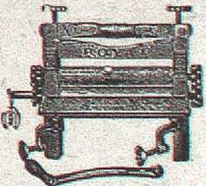


Le Tonique Français Ideal pour le Corps, les Nerfs, le Cerveau.

Lawrence A. Wilson Co., Limited

Montréal

Articles de Ménage



Balayeuses de Tapis " Bissell " depuis **$2.50**

Moules Français pour gelées, gâteaux, etc., depuis **50 cts.**

Ustensiles de Cuisine en acier émailié, la pièce, **25 cts.**

Tordeurs, Moulins à Laver, Seaux, Cuvettes, Eponges, etc.

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

A deux portes de la rue Craig. **MONTREAL**



Le ministère des travaux publics recevra jusqu'à samedi, le 16 juillet 1904, inclusivement, des soumissions pour la construction d'un quai aux Grands Méchins, comté de Rimouski, P. Q., lesquelles devront être cachetées, adressées au soussigné et porter sur leur enveloppe, en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour quai aux Grands Méchins".

On peut consulter les plans et devis au ministère des travaux publics, Ottawa; aux bureaux de M. Ph. Béland, commis des travaux publics, bâtisse du bureau de poste, Québec; de M. Chs. Desjardins, commis des travaux publics, bâtisse du bureau de poste, Montréal, et au bureau du poste de Dalibaire, comté de Rimouski, Qué.

Les soumissions devront être libellées sur les imprimés que le ministère fournit à cette fin et devront porter la signature des soumissionnaires.

Un chèque de trois mille piastres—$3,000.00—à l'ordre de l'honorable ministre des travaux publics et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Le chèque dont on aura accompagné les oumissions qui n'auront pas été acceptées sera remis.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse, ni aucune des soumissions.

Par ordre,

FRED. GELINAS,

Secrétaire, et Chef du Cabinet du Ministre ad interim.

Ministère des travaux publics.

Ottawa, 17 juin 1904.

N.B.—Le ministère ne reconnaîtra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35c

A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste Catherine, Montréal.



L'homme qui n'a pas de cheveux sur le dessus de la tête, n'aime pas à penser au temps chaud ; non-seulement les mouches vont l'ennuyer mais la chaleur va le frapper directement à l'endroit où il est chauve. Il ne devrait pas courir les risques d'un coup de soleil, mais il devrait s'acheter un Toupet et protéger sa tête de la manière la plus naturelle en se couvrant avec des cheveux.

Demandez à voir nos Toupets de forme si parfaite qu'il est impossible de voir qu'ils sont faux.

PALMER

Phone Main 391 1745 rue Notre-Dame, **Les tramways passent à la porte**

Avez-vous un Bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

Il adoucit les souffrances de l'Enfance;
Il est le repos des Mères fatiguées.
Il épargne de précieuses existences.

Prix 25c. A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

Un remède de famille prompt et sûr

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents, son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

A vendre partout. Prix 25c.

LES VERS.

Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers. sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

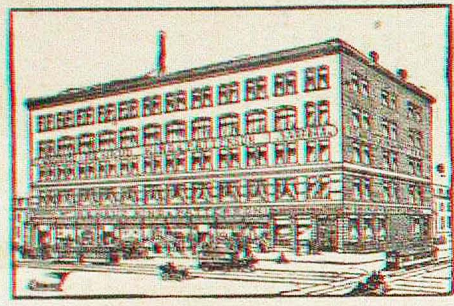
Ce remède à la forme d'une **Très petite Pastille de chocolat**, étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boite, ou par la malle sur réception du montant.

The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can



Le Temps est Arrive

de penser à vos achats de

MEUBLES, etc !

Une visite à nos grands magasins vous convaincra certainement que nous avons le plus beau choix de

Meubles, Lits en Fer et en Cuivre, Literie, Tapis turcs, Rideaux, etc.,

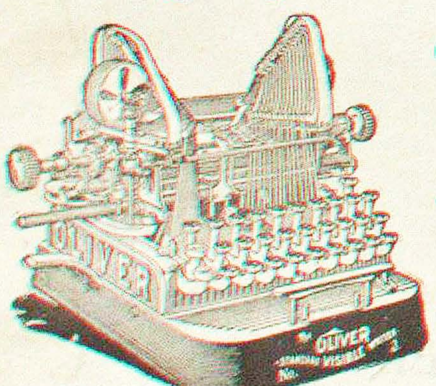
et que tout en vous offrant les dernières nouveautés, nous maintenons les prix au plus bas.

Renaud, King & Patterson

COIN SAINTE-CATHERINE et GUY

Cent soixante-sept Chemins de Fer et les plus grands Bureaux d'affaires du monde emploient le

Clavigraphe OLIVER



Qui écrit d'une façon visible

Agents demandés dans les territoires non-occupés.

Demandez nos offres spéciales

La Compagnie du Clavigraphe Canadien Oliver

183a RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL.

COALTOR SAPONINE

Désinfectant Cicatrisant

ADMIS DANS LES HOPITAUX DE PARIS

Très efficace contre les

PLAIES, CANCERS, ANGINES, SUPPURATIONS, Etc. Etc.

Ses qualités assainissantes et toniques le rendent incomparables pour

L'HYGIENE DE LA FAMILLE

Lotions, lavage des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le meilleur antiseptique pour l'entretien des dents, des gencives et des muqueuses.

☞ **Se méfier des Contrefaçons** ☜